

Bash, Latterdays Plays

La pièce *Bash. Latterdays Plays*, est signée par Neil Labute, auteur américain, et membre de *l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours*. René Georges a assuré l'adaptation et la mise en scène pour le Théâtre [Jardin Passion](#) à Namur.

La pièce s'offre au spectateur sous la forme d'un triptyque : les différents tableaux mettent en scène des Mormons, issus d'une classe sociale relativement aisée. Au cours de ces trois récits - chacun inspiré par des faits réels- nous assistons à différentes tentatives de justification de meurtres, commis par les narrateurs. En effet, à chaque fois, au centre de l'histoire exposée, nous nous retrouvons confrontés à un meurtre. Pas un meurtre spectaculaire, affreusement extraordinaire, mais au contraire un meurtre relevant du "fait divers". (1)

Le premier de ces faits divers raconte l'histoire d'un homme, jeune cadre dynamique, qui, un soir où sa femme est partie, tue son enfant, dans l'espoir que cela le protégera d'un éventuel licenciement (en réalité, cet hypothétique licenciement n'est qu'une mauvaise blague d'un ami). Le deuxième récit nous entraîne dans le sillage du jeune fils d'un évêque mormon, qui tue un homosexuel la nuit dans un parc, au cours d'une virée entre amis. Enfin, la troisième histoire nous est narrée par une femme de vingt-huit ans qui vient d'assassiner son fils de 14 ans, né de ses amours avec un professeur lorsqu'elle avait elle-même quatorze ans.

Si ces trois scènes choquent, ce n'est pas à cause de la violence des meurtres perpétrés, mais plutôt à cause de leur proximité avec la vie quotidienne, la nôtre. Les meurtriers ne sont pas de grands chefs de guerre ni des tueurs en série, mais des gens issus de la classe moyenne, engagés presque malgré eux dans un processus de destruction. L'auteur ne pose aucun jugement normatif, il décrit plutôt le basculement qui entraîne les différents acteurs de ces drames à tuer, pour protéger l'idée qu'ils se font de ce que doit être une vie réussie. Le cadre supérieur qui sacrifie son enfant pour sauver sa carrière n'a pas prémédité son geste, il s'est simplement contenté de suivre une idée fugitive. De même, la jeune mère célibataire se débarrasse de son enfant, presque naturellement, c'est-à-dire sans haine contre lui, de façon simple, presque non-réfléchie. Le deuxième tableau, celui de ce couple où l'homme, à l'insu de son amie, tue un homosexuel pose question d'une façon différente. En effet, si dans les deux autres cas, il s'agit d'un meurtre motivé par le besoin de mener une vie "normale", ici l'on a plutôt l'impression qu'il s'agit d'un acte gratuit, d'une violence pour le plaisir, à moins que...

A moins que cette violence ne semble tout à fait justifiée aux yeux de l'assassin, parce qu'il se retrouve en face d'une personne qui met à mal ses préjugés. Avant de tuer, il se laisse embrasser par sa victime, sans réagir. Dès lors, l'on assiste dans les trois cas à une tentative effrayante de vivre selon les codes imposés par le milieu adjectif ici inutile à mon avis : socioculture, fût-ce au mépris de la vie des "Autres", de se conformer à la normalité financière, sexuelle, amoureuse, familiale ...

Peut-être pouvons-nous dès lors mieux comprendre la pièce par le choix de son titre: *bash* signifie à la fois cogner, frapper, mais aussi : *fête*. Or, dans le deuxième tableau, les éléments parfois plus voilés dans le premier et le troisième, sont explicitement exposés. La fête/le meurtre, la joie/la tristesse, le bien/le mal. Cette bipolarisation entre le bon et le mauvais ne peut plus se percevoir de façon aussi radicale, si l'on comprend que les deux dimensions opposées sont en réalité très fortement articulées l'une à l'autre, enchevêtrées en chaque individu. En effet, tous, nous pouvons être confrontés à ce genre de situation, d'envie de meurtre. Il n'y a pas une humanité bonne et une mauvaise. C'est par les actes que l'on pose ou que l'on refuse de poser, que l'on agit de façon éthique ou non. Et le fait d'appartenir à un grand mouvement religieux (en l'occurrence, l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours) ne constitue pas en soi une raison suffisante pour se croire à l'abri de cette violence presque banale. Il se joue donc, dans cette pièce, une remise en question de toute idéologie (et sans doute pas uniquement religieuse) qui, au nom de sa prétendue supériorité morale, donnerait à ses adhérents l'impression qu'ils sont justifiés lorsqu'ils font souffrir. Tous, à des niveaux divers, nous sommes confrontés à ce genre de faits, à des gestes où nous basculons. (2)

Il est important pour un mouvement tel que [Namur antifasciste](#) de pouvoir aussi réfléchir à ce genre de violence quotidienne et anonyme, qui, si elle est moins spectaculaire que celle des activistes d'extrême droite, n'en reste pas moins une dérive de notre mode de pensée implicitement "fasciste" sur certains points : course effrénée à la domination, répression sexuelle, conformisme.



Neil Labute, né en 1963

Notes

1. Le terme *fait divers* n'est nullement pris dans une acception péjorative. Il permet simplement de faire la distinction entre ce genre de cas et d'autres où la violence est plus organisée et systématique (comme par exemple dans le cas du terrorisme d'état ou particulier).

Paradoxalement, ces faits divers peuvent tout de même s'expliquer de façon systématique en tant que manifestations d'une société répressive dont les membres sont constamment soumis à la pression du rendement et de la normalité.

2. Nous pouvons entre autres citer ce qui s'est passé à la fin de la seconde guerre mondiale, où de nombreuses femmes furent tondues et maltraitées, pour l'unique raison qu'elles avaient aimé des soldats allemands pendant la guerre. Nul doute que ces cruelles humiliations publiques étaient commises par des gens convaincus de l'importance et du bien-fondé de leurs actes.